

Compte rendu

Anne Besson, *Les pouvoirs de l'enchantement.*
Usages politiques de la fantasy et de la science-fiction

Frédéric Guignard, Université de Lausanne 

RELIEF – Revue électronique de littérature française
Vol. 17, n° 1 : *La science-fiction et l'enseignement du politique*,
dir. Colin Pahlisch et Gaspard Turin, septembre 2023

ISSN 1873-5045, publié par Radboud University Press
Site internet : www.revue-relief.org

Cet article est publié en libre accès sous la licence CC-BY 4.0

Pour citer cet article

Frédéric Guignard, « Compte rendu : Anne Besson, *Les pouvoirs de l'enchantement. Usages politiques de la fantasy et de la science-fiction* », *RELIEF – Revue électronique de littérature française*, vol. 17, n° 1, 2023, p. 167-170. doi.org/10.51777/relief17715

Compte rendu

Anne Besson, *Les pouvoirs de l'enchantement. Usages politiques de la fantasy et de la science-fiction*, Paris, Vendémiaire, 2021.

FRÉDÉRIC GUIGNARD, Université de Lausanne

Le dernier ouvrage critique d'Anne Besson, la spécialiste française de fantasy, intitulé *Les pouvoirs de l'enchantement*, déploie une ample réflexion autour des fictions grand public, leur place dans les débats contemporains et la transformation de leur réception. Si l'auteur se donne pour tâche d'analyser les usages politiques de la fantasy et de la science-fiction, à partir de quelques anecdotes de transferts de communautés fictionnelles résistantes à des engagements politiques effectifs (L'Armée de Dumbledore, les rebelles de Star Wars), c'est surtout pour elle le point de départ pour un panorama global du statut des fictions populaires au XXI^e siècle et du rapport des publics aux œuvres. Ce survol de l'état contemporain des discours autour du fictionnel mobilise différentes perspectives critiques, en particulier les outils propres aux littératures de l'imaginaire, afin de comprendre comment ces modes de raconter démontrent leur pertinence dans un monde plus polarisé et politisé qu'auparavant.

Anne Besson ouvre son propos sur un constat en deux temps, résumant le *Zeitgeist* actuel autour de livres, films ou séries à succès qui forment un corpus partagé par beaucoup : d'une part, les fictions de l'imaginaire sont prises à partie par les publics pour traiter de questions politiques aigües effectives, que ce soit pour « penser l'action sur le monde » ou pour « en refléter au mieux la diversité » (p. 8) ; d'autre part, les d'instances de légitimation macro, facilement identifiables, (critiques, revues, ...) laissent leur place à (ou du moins : coexistent avec) des publics constitués en communautés plus éphémères (organisées principalement mais pas uniquement sur internet) qui n'en imposent pas moins de « nouveaux critères normatifs » (*ibid.*), quoique de façon plus diffuse. Bien entendu, tant la lectrice avertie de SF ou de fantasy que le critique ne sont pas dupes de la distanciation imaginaire et savent que la modification des coordonnées spatio-temporelles, idéologiques, anthropologiques va structurellement de pair avec le fait d'en arborer les rouages de façon plus nette – donc de les mettre en jeu. Simplement, rarement cet usage aura été aussi explicite et les enjeux symboliques si prégnants, en témoignent les nombreuses polémiques médiatiques et la reprise de ces questions jusqu'aux politiques eux-mêmes¹. La structure explicite de l'ouvrage en deux parties – Pertinence de l'imaginaire, Le pouvoir des lecteurs – prennent appui sur ces remarques préliminaires, axiomes d'un propos qui va chercher à décrire les enjeux charriés par ces mutations contemporaines de réception et de rapport général aux fictions.

1. Seuls les Etats-Unis ont l'égarement (ou le panache) de porter cette guerre culturelle jusqu'à son ridicule le plus consommé, si l'on songe au « Pokemon Go to the polls » de la campagne de Hillary Clinton en 2017 ou à la plus récente affaire DeSantis vs Disney.

La première partie s'articule ainsi autour du concept de *pertinence* des mondes de l'imaginaire en ce qu'il s'agit de comprendre comment les fictions débordent leur pur contenu sémiotique et viennent se mettre en rapport avec le réel – l'explicitier, le court-circuiter, le recouvrir parfois : on leur demande de dire quelque chose, pas simplement de narrer. Il ne s'agit pas tellement de tendre un miroir au réel, de le re-symboliser, voire même d'en cerner les vérités cachées, pour citer quelques conceptions fortes du pouvoir du littéraire² mais plutôt d'établir une correspondance : en cela le concept de pertinence s'avère plus descriptif qu'épistémique, ne venant pas évaluer la pertinence de cette pertinence. Anne Besson inscrit immédiatement cette tendance dans une lignée fonctionnaliste (la fiction jouerait un rôle, apporterait quelque chose de concret à l'existence, aurait des effets utiles sur le lectorat), ce qui n'est pas tout à fait convaincant : la plus-value fictionnelle est bien davantage une justification dans une logique, il est vrai, d'extension générale de la fonctionnalité qui s'étend jusqu'à nos activités improductives, mais il ne semble pas que ces excuses du divertissement soient vraiment subjectivées. On la suit en revanche sur la « valeur d'usage » et la « recommandabilité » (p. 14) des œuvres semblant gouverner les pratiques de consommation contemporaines que le mot pertinence semble bien subsumer.

A partir de là, l'autrice propose un aperçu des différents types de rapport critique aux œuvres, déployant une véritable histoire théorique des genres de l'imaginaire qui passe en revue d'abord la nature des fictions (distinctes des faits, quel que soit le brouillage diégétique), leur évaluation (euphorique vs dysphorique), puis les effets propres aux fictions de l'imaginaire (défamiliarisation, distanciation), les origines de ces dernières (la rencontre du *novel* et de la *romance*) et leurs limites (formelles, les codes génériques étant plus sévères qu'en littérature générale, notamment vis-à-vis de la « radicalité esthétique expérimentale », p. 44). On notera en passant que la tonalité de l'ouvrage suit un intermédiaire intéressant entre ton académique et grand public : si elle ne vulgarise pas au sens strict, en prenant le risque d'affaiblir les concepts mobilisés, l'autrice fait un usage fréquent des guillemets pour signaler des approximations lexicales qui permettent d'éviter les débats trop pointus ou les ratiocinations universitaires. Les reformulations efficaces des grands axes de la critique littéraire mais aussi d'analyse d'autres médiums, se laissent agréablement lire sans sacrifier à la pertinence et à la profondeur du propos. Ce plaisir et cette exigence didactique de Besson, en lien avec son activité de médiatrice grand public, sont ici manifestes. Dans les passages plus théoriques de cette première partie, elle ne perd pas de vue son objet et tire toujours son fil rouge, celui de la « fonction éthique » (p. 30) de la littérature et des arts revue à l'aune contemporaine, et de la juste distance d'un récit d'avec ses potentiels analogiques, métaphoriques ou allégoriques. La dernière sous-partie raccroche plus directement à la question politique annoncée en traitant des « utopies anti-contemporaines » (p. 69), en particulier dans la littérature et le cinéma jeune adulte, en lieu et place du lexème rabâché de dystopie qui ne fait pas honneur au potentiel utopique de ces fictions radicalement critiques des modes de faire et d'être du capitalisme tardif.

2. Des conceptions qui sont d'ailleurs plutôt datées, et qu'on pourrait grossièrement catégoriser en naturaliste, sémiotique et herméneutique.

Les pouvoirs de l'enchantement s'illustre généralement par sa prudence rhétorique, de bon aloi pour un ouvrage généraliste, mais les moments plus évaluatifs réservent tout de même quelques surprises. Si l'on n'est pas étonné de la voir choisir la voie euphorique (quelle critique continuerait à travailler avec une suspicion fondamentale pour son objet ?), de montrer l'inanité de l'instrumentalisation de la fiction – qui s'effondre sur elle-même, comme le montre le « présentisme de combat » identifié par Irène Langlet –, d'évacuer rapidement le *sense of wonder* (p. 64-65), concept vide sur lequel pourtant nombre de critiques se sont écharpés, on a davantage de peine à comprendre son scepticisme vis-à-vis du « potentiel disruptif du laboratoire de l'imaginaire » (p. 58) à partir d'un argument bien circulaire : « l'imaginaire (à de rares exceptions près, souvent passées inaperçues et redécouvertes rétroactivement) n'explore les possibles d'une norme qu'à partir du moment où celle-ci est déjà remise en question » (p. 58). A moins qu'à penser la circulation des idées par ruptures brutales, il semble que nombre d'œuvres ouvrent des possibles, sinon dans l'absolu du ciel des idées (et en cela, bien entendu nulle œuvre ne précède ses conditions de possibilité idéelles), à minima chez celles et ceux qui font communauté autour de ces questions, d'abord de façon plus confidentielle bien entendu (Besson leur reproche d'être « souvent passées inaperçues », p. 58), mais en infusant progressivement les mentalités, les différents modes d'expression artistique et en dernier lieu les pratiques sociales. La capacité imaginative de la fiction n'est ni miracle performatif ni vase clos symbolique : elle a la chance de se déployer dans les interstices des autres types de discours.

Ce « potentiel disruptif » sur lequel ironise l'autrice souffre du rapprochement qu'elle effectue entre une forme de croyance diffuse en la magie curative ou émancipatrice de la fiction avec « l'expérience de pensée », concept provenant de la tradition philosophique anglophone, dans la mesure où il propose une équivalence avec un paradigme fonctionnaliste qui affaiblit grandement le statut à accorder aux récits. Pourtant, rien de plus antithétique qu'une fiction explorant un monde sur un mode conjectural (c'est-à-dire ouvrant une diégèse à partir d'un *novum* ou d'une défamiliarisation quelconque) et une expérience de pensée faisant retomber un dispositif pseudo-fictionnel sur un enjeu éthique particulier. Le reproche principal qu'on pourrait faire au livre d'Anne Besson se situe donc dans cette ambiguïté (qui reste cohérente au regard de la bonne foi avec laquelle les diverses perspectives critiques sont présentées) vis-à-vis de l'approche cognitivo-fonctionnaliste. L'aspect *ad hoc* des théories cognitivistes – la *theory of mind* en tête, ainsi que le suggère le parti pris de J. K. Rowling en faveur de celle-ci des décennies après l'écriture de son heptalogie bien connue³ – semble ordonner de ne pas leur accorder plus de crédit qu'à la ludification du monde du travail, pendant négatif du brouillage entre faits et fictions que l'autrice s'attache justement à lever (p. 25).

La seconde partie de l'ouvrage s'attaque directement à l'enjeu crucial de l'ouvrage, soit les tensions entre modèles diégétiques et action politique. La performativité supposée des fictions grand public se heurte pour Besson à sa tendance inversement proportionnelle à la représentation politique effective. Les questions de guerre culturelle par fiction interposées

3. Anecdote mentionnée par Anne Besson elle-même (p. 102).

se lisent davantage comme une forme sinon d'impuissance du moins de circonvolution de la lutte au symbolique en une forme de « report du politique vers le médiatique » (p. 140). L'autrice ne contredit pas la légitimité des questions de représentation, fustigeant par exemple la « nostalgie totémique » (p. 144) des gardiens du temple (jedi, ou autre), membres d'une communauté contre-culturelle (SFF) qui est passée de la marginalité au *mainstream* hégémonique en moins d'une génération et a, pour partie, opté pour un protectionnisme strict (généralement dirigé contre des figures de minorités). Elle rappelle tout de même que la fiction se situe à bonne distance entre l'allégorie stricte et le pur jeu de langage, et que chaque diégèse ouvre son propre jeu interprétatif, pour une communauté souvent massive (les exemples mobilisés sont généralement de franchises à succès), parfois très niche mais toujours prompte au débat. Anne Besson raccroche cette tendance au phénomène de fond de dissémination des récits structurants – en proposant de nommer ces phénomènes micro des « petits récits » (p. 119) –, par contraste avec la fin des grands récits modernes identifiée par Jean-François Lyotard. Elle invite presque à chérir « le refuge d'un petit cosmos en permanente expansion (et la promesse de ne jamais connaître de fin définitive) » (p. 177) qu'ouvre chaque œuvre, illustrant joliment la raison de la préséance des fictions de l'imaginaire auprès d'un public contemporain simultanément fuyant et aux prises avec les questions brûlantes.

Cerner *les pouvoirs de l'enchantement* en régime contemporain, ce que la fantasy et la science-fiction peuvent et ne peuvent pas faire, tout en proposant une perspective panoramique sur tout un champ de recherche en un nombre de pages digeste, voilà le tour de force proposé par l'ouvrage d'Anne Besson. Excellente entrée dans les enjeux critiques des genres de l'imaginaire pour le passionné curieux ou la chercheuse non familière de ce champ particulier, le livre donne également quelques pistes intéressantes pour les spécialistes – sans les investiguer dans le détail, ce n'est pas le programme : les notes fournissent à la fois les références et les compléments d'informations nécessaires, pour un public plus universitaire. On peut à cet égard regretter que la bibliographie ne soit pas plus étoffée et mieux structurée : elle aurait pu devenir une référence. Par ailleurs, pour les personnes que frustrerait une perspective parfois superficielle sur les objets discutés (de par l'étendue du corpus et des approches), *Constellations*⁴, le recueil précédent de l'autrice, plus académique, leur offrira une analyse solide et micro-textuelle des littératures contemporaines avec la même ampleur de champ. Enfin, sur le fond, on aurait pu souhaiter une discussion sur l'ironie des réappropriations fictionnelles, sur leur ambiguïté fondamentale, qui va pourtant globalement dans le sens de l'autrice, dans son désamorçage des positions jusqu'au-boutistes. Ce qui est sûr, c'est que l'approche globalement inductive d'Anne Besson, qui s'attaque directement à des corpus sans pré-sélection partielle, dans la lignée des études culturelles, semble davantage pertinente pour tenter de comprendre les enjeux actuels du lien aux fictions que les perspectives métacritiques et théorétiques de la « débatibilité » de la fiction. Une lecture didactique, ambitieuse et convaincante.

4. Anne Besson, *Constellations : des mondes fictionnels dans l'imaginaire contemporain*, Paris, CNRS Editions, 2015.